

Un chœur américain

Par Raphaëlle Rérolle, [Le Monde](#), 23 mars 2006

On sait, depuis *Trois fermiers s'en vont au bal*¹, que Richard Powers est l'une des grandes voix romanesques des États-Unis. Un de ces talents puissants, pleins d'audace et de vitalité, qui ne craignent pas de s'attaquer à plus imposant qu'eux, saisissant dans le champ de leur narration d'immenses pans du monde pour les passer au moulin de leur écriture et de leur imagination. Dans son précédent livre, cet Américain né en 1957 avait entrepris de brasser l'histoire de son pays dans ses rapports avec l'Europe, en prenant comme fil conducteur l'œuvre du photographe allemand August Sanders. Cette fois, la musique forme le système nerveux d'un roman tout aussi ambitieux que *Trois fermiers s'en vont au bal* et lui aussi centré sur l'identité de l'Amérique. Élu meilleur livre de l'année par le *Washington Post* et le *New York Times*, *Le Temps où nous chantions* propose une ample et belle partition sur le XX^e siècle et son rêve manqué d'harmonie.

C'est par le prisme d'une famille, le père, la mère et leurs trois enfants, que l'écrivain a choisi d'observer ce songe inabouti. Lui, David Strom, est physicien, juif allemand émigré aux États-Unis. Elle, Delia Daley, la fille d'une famille de Noirs américains en pleine ascension sociale.

HALO PROTECTEUR

Entièrement centré sur la musique, ne vivant que pour et par elle, le couple élève ses enfants dans un halo protecteur, dont chacun sortira à sa manière. Réunissant dans leurs veines le sang de deux continents, les enfants Strom sont de prodigieux chanteurs, qui tentent de comprendre leur monde par l'intermédiaire de la musique. Et de le refaire à leur façon, faute de pouvoir le dépasser. *"Un soir, une vie s'élèvera qui n'aura aucun souvenir de son origine, qui aura oublié ce qui se sera passé en chemin, affirme le narrateur. Ni vols, ni esclavage, ni meurtres. Quelque chose aura alors été gagné, et beaucoup aura été perdu, avec la mort du temps."*

Un univers idéal, mais en apparence uniquement. Car c'est le temps qui fabrique à la fois les horreurs et les beautés du monde – lui qui fournit le tempo. De son écriture précise et profonde, Richard Powers donne la mesure de ce temps qui, déjà, se trouvait au centre de ses *Trois fermiers*. Bien sûr, son récit fait la part belle à la musique et les passages consacrés aux séances de chant, ou aux concerts de Jonah, l'enfant prodige, sont magnifiques. Bien sûr, il accorde de l'importance à la longue marche du peuple noir à travers le XX^e siècle, à ses combats et à ses espoirs. Mais ce qui fait le vrai cœur de ce "libretto" foisonnant, c'est toujours le passage mystérieux du temps. L'espace secret qui mène de *"bientôt"* à *"maintenant"* et le gouffre qui sépare tout cela de *"jamais"*. La musique elle-même s'inscrit *"dans la course du temps"*, découvre Jonah, stupéfait. Quant à la littérature, c'est indubitablement sa matière première.

Raphaëlle Rérolle

Signalons, du même auteur, la parution en poche de Générosité, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Yves Pellegrin, 10/18, 474 p., 9,10 €.

¹ *Le temps où nous chantions* (The Time of our Singing) de Richard Powers. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard, Le Cherche-Midi, "Lot 49", 766 p., 24 €. (1) 10-18, 528 p., 10 €.